

Une opération en 1878 sur l'épaule de Juliette Gide, mère d'André Gide, par les docteurs Brouardel et Berger

par David STEEL *

Parmi les vingt-six lettres d'Anna Shackleton (1826-1884) que Catherine Gide, fille d'André Gide et d'Élisabeth van Rysselberghe, légua, en 2006, au Musée des Beaux-Arts de Rouen, et dont vingt-cinq sont adressées au jeune Maurice Démarest, se trouve une lettre inédite, écrite à la mère de celui-ci, Claire Démarest, sœur de Juliette Gide (1). Comme le sait tout lecteur de l'autobiographie d'André Gide, *Si le grain ne meurt*, Anna Shackleton, l'ex-gouvernante de l'adolescente Juliette, devenue son amie intime, exercera, plus tard, sur son fils André, une influence considérable. Sa lettre offre une description minutieuse d'une opération médicale délicate - quoique, comme on le constatera, robustement menée - sur l'épaule de Juliette par une équipe sous la direction des docteurs Brouhardel et Berger. L'opération eut lieu un vendredi matin dans la salle à manger de l'appartement parisien des Gide, soit au 19, rue de Médicis, l'actuel 2, place Edmond Rostand (où naquit l'écrivain), soit, selon la datation que l'on attribue à la lettre, à l'assez proche 2, rue de Tournon, où Paul, Juliette et André emménagèrent en octobre 1875. De son propre petit appartement au 39, rue de Vaugirard, Anna, qui assista à l'intervention, revint tôt le lendemain chez son amie pour s'assurer de sa condition, écrire sa lettre et la déposer au bureau de poste du Luxembourg. Au moins deux autres lettres à Claire, qui n'ont pas survécu, l'avaient précédée, expédiées la veille et l'avant-veille. C'est dire le caractère consciencieux d'Anna et le souci que se firent les proches de Juliette en ce qui concernait sa situation médicale.

La date du document - et donc de l'opération, la veille - pose pourtant certains problèmes, Anna n'ayant mis que "samedi, 9 h du matin" en tête de sa lettre. Les cachets postaux de l'enveloppe, parisien au recto, honfleurais au verso, sont à moitié illisibles. Sur le premier on lit un 6, sur le second un 7 et les lettres JUIL - la lettre aussi parle de grande chaleur - le 6 et 7 juillet donc, mais de quel millésime ? Sur le cachet parisien on croit lire en bas un 78 ou un 70 - 1878 donc ou 1870 ? Or, en 1878, le 7 juillet tombe un dimanche, ce qui cadre avec le "samedi" que donne Anna. Pour juillet 1870 une telle correspondance entre jours et dates n'existe pas. Bien qu'il plane toujours un certain doute, optons pour l'hypothèse qu'Anna écrit sa lettre, rue de Tournon, tôt le matin du samedi 6 juillet 1878, la met rapidement à la poste et que l'enveloppe est tamponnée à

* d.steel@lancaster.ae.uk

Honfleur le lendemain dimanche 7. L'épistolière indique la présence de Paul Gide, mari de Juliette et père de l'écrivain, qui, à partir de 1870, occupa la chaire de droit romain de la Faculté de droit de Paris, mais mourra le 28 octobre 1880 - date limite absolue de la lettre donc - mais aucune mention de l'enfant André, qui, en l'été de 1870, approchait seulement de son huitième mois, en 1878 de sa neuvième année. Âgé de huit ans, un samedi il aurait peut-être été retenu en classe à l'École alsacienne.

Outre son intérêt médical et, en ce qui concerne Juliette Gide, biographique, la lettre témoigne surtout du don d'observation d'Anna Shackleton, du naturel de sa narration, de la précision qu'elle apporte à la description, si vivement menée, des événements, de son inquiétude également en ce qui concerne Juliette, son élève de jadis devenue son amie très aimée. On note que deux ou trois fautes d'orthographe trahissent sa préoccupation, sa hâte de transmettre les dernières nouvelles ... comme aussi peut-être, bien qu'elle fût de naissance rouennaise, ses origines britanniques. Assez proche également de Claire Démarest, Anna, de très humble naissance, comme on le sait, était néanmoins consciente que celle-ci conservait envers sa sœur Juliette un sens strict des préséances. On sent qu'en écrivant elle remplit un devoir social, fait son rapport à une supérieure, prend soin de ne rien omettre et on remarque que, malgré une proximité quasi-familiale d'un quart de siècle à peu près avec Claire, elle commence par une "Chère madame". Cela dit, elle ne recule pas, entre femmes, devant la communication d'un certain détail physique intime, si discrète qu'en soit la mention.

À la date où Anna écrit, Juliette souffre depuis un mois déjà d'une luxation de l'épaule, occasionnée on ne sait comment (en soulevant son fils ?) mais sans doute douloureuse et diminuant sérieusement toute activité du bras concerné. Souffrir d'un tel handicap pendant une telle période suppose, chez la victime, sinon une insouciance malavisée, du moins une certaine endurance stoïque, indice de la robustesse de son physique comme de son caractère, que Brouardel nommera, assez drôlement, le lendemain de l'opération, sa "rusticité". Des deux types principaux de luxation d'épaule, antéro-interne et postérieur - selon que la tête de l'humérus se trouve en avant ou en arrière de la cavité glénoïde de l'omoplate - la luxation antérieure, plus difficile à réduire, peut entraîner davantage de complications. Bien que la patiente ait supporté son mal sans traitement pendant un mois, la difficulté de la réduction - plus d'une heure, sept opérateurs - et les craintes de Brouardel feraient pencher pour une luxation antérieure (2).

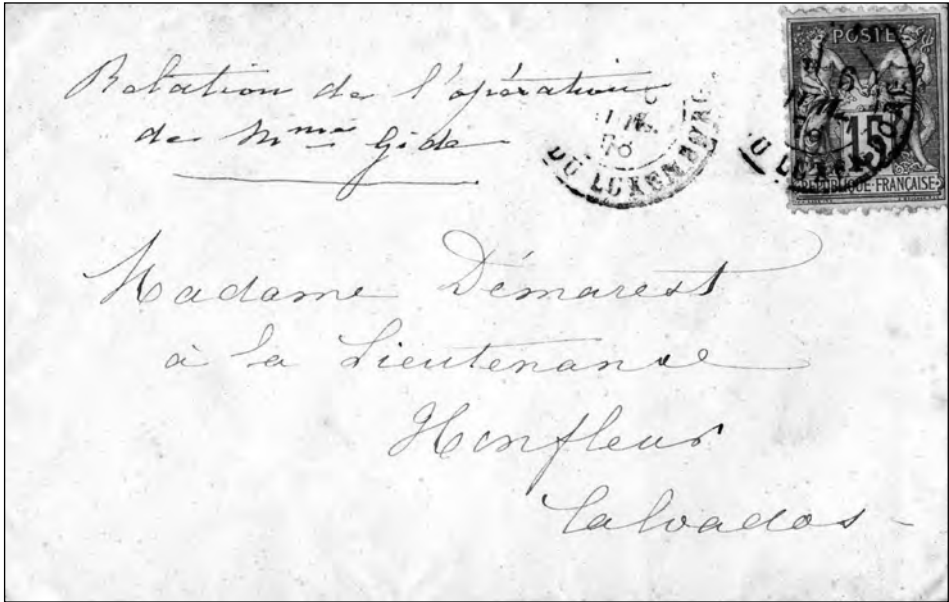
Martine Sagaert nous apprend que lors de la naissance d'André, le 22 novembre 1869, les "gardiens habituels de la santé familiale" étaient les docteurs Barral et Duroziez, dont il n'est fait, dans la présente lettre, aucune mention, raison supplémentaire d'écarter une date de 1870 (3). Assez tôt, cependant, ceux-ci furent remplacés par le docteur Brouardel, collègue de Paul Gide à la Faculté, celui-même qui, comme le décrit André Gide dans *Si le grain ne meurt*, après l'épisode onaniste sur les bancs de l'École alsacienne au printemps de 1879 qui le fit bannir de l'institution, menacera ou fera semblant de menacer l'enfant d'une panoplie de fers de lances touareg, suspendue sur le mur de son cabinet.

Viendra le moment cependant où Brouardel atteindra une telle éminence dans sa profession que Juliette Gide, après la mort de son mari sans doute, "empêchée par je ne sais quelle vergogne", écrit Gide dans *Si le grain ne meurt*, n'osera plus l'appeler à la maison pour prodiguer des soins de routine. En effet Paul Camille Hippolyte Brouardel (1837-1906), originaire de Saint-Quentin, devint un grand spécialiste de médecine légale, doyen de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine ainsi que de l'Académie des sciences. Proche de Louis Pasteur, il fut l'auteur de très nombreuses

UNE OPÉRATION EN 1878 SUR L'ÉPAULE DE JULIETTE GIDE, MÈRE D'ANDRÉ GIDE

publications concernant la santé publique. Il a aujourd'hui son avenue parisienne dans le 7^{ème} arrondissement et son monument dans le cloître des Cordeliers de la Faculté de médecine. Dans son intervention chirurgicale sur Juliette, il est secondé, avec non moins de cinq autres collègues médecins ou infirmiers, par le docteur Paul Berger (1845-1908), originaire de Beaucourt dans le Haut-Rhin, lui aussi appelé à une éminente carrière (4).

Enveloppe



© Fondation Catherine Gide / Musée des Beaux-Arts de Rouen

En haut du dos est écrit en anglais : *We keep poultices on the shoulder* [on continue à appliquer des cataplasmes sur l'épaule]

Lettre

Samedi 9h. du matin.

Chère Madame,

Je suis arrivée ici à 7h1/2 et avant M. Brouhardel (sic) et M. Berger pour constater, comme eux, que notre chère malade va parfaitement bien. La nuit a été bonne, bien que le repos (sommeil) n'ait pas été sans interruption. Pas de fièvre, un peu d'embarras gastrique, qui calme l'appétit, pas de douleurs vives à l'épaule, plus d'engourdissements aux doigts, enfin un état si satisfaisant après la torture d'hier que les médecins en sont étonnés et bien heureux. Elle n'a même pas, encore, une courbature générale qui semble être indispensable. Enfin, Dieu soit béni ! tous ces heureux symptômes viennent de sa robuste constitution et contribueront puissamment au rétablissement complet qui sera *bien long*. Dieu veuille, comme nous avons tous lieu de l'espérer, qu'il soit complet de tout point.

Nous ne saurons rien, comme détail, d'ici à 10 jours au moins, le bras étant fixé au corps pour que l'épaule reprenne. Il y aura une longue convalescence, je le crains, pour que tout soit rendu à l'état normal. Enfin, allons au jour le jour avec confiance, puisque tout est si satisfaisant !

L'événement naturel est arrivé ce matin ! Quelle nouvelle bénédiction (5) !

Je vous écris encore dans l'obscurité pour atténuer le bruit et diminuer la chaleur qui est grande ; il ne faut pas penser à ces deux inconvénients ! La sécurité que nous procure la confiance nous a été, à tous, une source de force morale et physique, pour ainsi dire, hier. Je vais vous raconter un peu comment tout s'est passé.

Vous avez vu par mon mot de jeudi que M. Berger ne permet jamais aux proches d'assister aux opérations. M. G[ide] a été exclus. On m'a permis de rester parce que je suis calme et que j'ai assisté à une opération, celle d'Alice (6). Marie a désiré assister (7). Juliette était calme et gaie même, extérieurement, quand elle est montée dans le lit dressé dans la salle à manger ; nous l'avons déshabillée ; ces messieurs ont placé la tête à la hauteur voulue et on lui a donné le chloroforme. Elle s'est vite endormie *sans angoisse*. Les cordes étaient tendues déjà de la porte d'entrée de la salle à manger à la fenêtre vis-à-vis. On a bandé le bras et passé les appareils au bras d'un côté et au corps de l'autre côté pour pratiquer l'écartellement [*sic*], car c'est cela. Tous les préparatifs, toutes les précautions et l'opération ont duré 1h 1/2. Elle est restée *une heure* chloroformée et pour une amputation c'est 3 minutes - c'est vous dire que l'opération a été terrible, extrêmement difficile et presque désespérée ! M. B[rouhardel] a même dit à M. G[ide] qu'il la faisait par *devoir*, sans être sûr de la réussite, parce que J[uliette] était menacée d'atrophie du membre entier !

Cette heure et demie a été une angoisse terrible pour Marie et moi ; je ne puis écrire les détails que je vous donnerai. Ils étaient *sept*, je me trompais hier en disant six. Un était au poulx, un à la tête et administrait le chloroforme au fur et à mesure qu'il s'épuisait, un dirigea la traction d'un côté et un autre de l'autre. M. Brouhardel, qui réglait la traction avec un instrument, M. Colin posait les appareils, un était à l'omoplate [*sic*] et un au bout de l'épaule. M. Berger dirigeait l'os pour le faire entrer dans la cavité. La traction a été progressivement jusqu'à 110 kilog. A ce moment solennel où un peu trop pouvait déchirer un muscle nécessaire ou un peu trop peu faisait manquer la réduction, M. Berger et les 2 de l'épaule se sont mesurés du regard : "Y es-tu ? Non, pas encore, je ne tiens pas bien. Y es-tu ? Oui ! Un ! Deux ! Trois ! C'est fait !!!!! et leurs figures nous ont dit que c'était réussi. Ils étaient tous rayonnants et émus. M. Brouhardel *surtout*, qui n'espérait presque pas. C'est une magnifique opération bien rare paraît-il. Il y [a] aujourd'hui *un mois* que l'épaule a été démise !

J[uliette] s'est réveillée naturellement. On lui dit : "Dormez-vous, Madame ? Non, je me réveille ; j'ai fait un bon somme, il me semble". Encore engourdie, elle n'a pas senti le pansement. On lui a attaché le bras au tronc et il doit y rester de 10 à 13 jours - et alors les malaises ont commencé, douleurs au bras, nausées, inquiétudes et choses toutes naturelles et qui se sont tous bien dissipés avec des compresses d'eau fraîche, de sels, du thé, du vin, du *basilic* [*sic*].

Et voilà notre angoisse finie ! Le pauvre M. G[ide] savait depuis lundi la gravité de la chose. Ces messieurs lui avaient dit toutes leurs craintes !

Il est entré, hier, au moment où [on] faisait l'effort final et, collé à la porte à l'extérieur, il a entendu Juliette crier et gémir sans qu'elle en ait conscience ; il a passé là un moment horrible, mais ayant entendu que c'était *fait*, il est entré embrasser sa pauvre femme, qui disait à Mr Berger : "Vous me dites que c'est fait, eh bien, ce n'est pas dommage !".

M. Berger est revenu hier à 2h, puis à 9h il a constaté que tout allait très bien. M. Brouhardel est venu hier à 4h et a été très satisfait. Lui aussi était rayonnant. Tous deux ont félicité J[uliette] ce matin sur sa *rusticité*. Elle dort bien en ce moment, *malgré le bruit* !!!

Je passe mes journées ici naturellement à mon poste. Je vous tiens tous au courant de ce qui nous [concerne ?].

Merci de votre lettre. J'embrasse bien Isabelle et les chers petits ; mon souvenir affectueux à ces messieurs, je vous prie (8).

Votre bien affectionnée,

Anna.

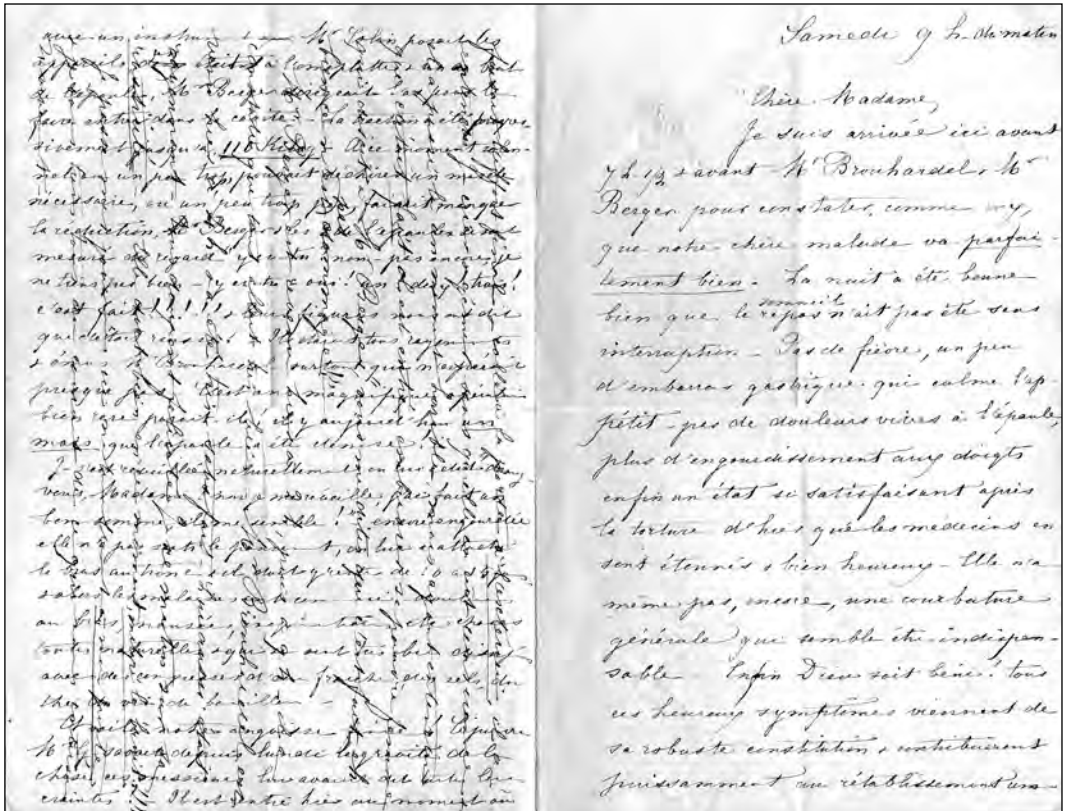
Maurice est venu hier soir. Je vais écrire à Albert (9) que j'ai oublié dans mes préoccupations. M. Charles est venu hier vers 4h (10).

J[uliette] me charge de vous embrasser *tous*, bien tendrement. Elle est très touchée de la pensée que M. Édouard a eue de m'envoyer une dépêche et de celle que vous nous avez envoyée (11).

UNE OPÉRATION EN 1878 SUR L'ÉPAULE DE JULIETTE GIDE, MÈRE D'ANDRÉ GIDE

Nous en avons reçu une de Cuverville hier demandant le résultat sans préjudice de la lettre du soir (12).

NOTES



© Fondation Catherine Gide / Musée des Beaux-Arts de Rouen

- (1) Catherine Gide, peu avant sa disparition, nous a fort aimablement accordé l'autorisation de publier ces lettres. Mes remerciements vont en même temps au Musée des Beaux-Arts de Rouen pour son accord de publication, et en particulier à Diederik Bakhuys et à Michelle Duvallat, pour leur coopération empressée.
- (2) Je suis redevable aux docteurs Philippe Loisel et Ricardo Egoscue pour des éclaircissements médicaux à ce sujet.
- (3) Martine Sagaert, "Les petits comptes d'une grande bourgeoise", *Historama*, octobre 1988, 76-81. Ajoutons qu'au cours de la jeunesse de Juliette Gide, née Rondeaux, le médecin de famille des Rondeaux, piliers de la haute bourgeoisie rouennaise, fut Achille Flaubert, "le grand Achille", frère de l'auteur de *Madame Bovary*.
- (4) Voir l'*Exposé des titres et des travaux scientifiques de M. le Dr Paul Berger*, Paris, 1894, Masson, 90 p.

- (5) Observation intime quelque peu énigmatique. Il faut supposer, à défaut de quelque implication intestinale, que Juliette (ses règles retardées par le stress de sa condition ?) craignait une grossesse, à tort.
- (6) Probablement Alice Widmer, la petite-fille de Claire Démaress, née Rondeaux. Elle était la fille d'Édouard Widmer et d'Isabelle, née Démaress. Toutefois Anna Shackleton avait une nièce, Alice Louisa Bruce, fille de sa soeur Mary, qui, née le 21 septembre 1869, en 1878 approchait de sa neuvième année.
- (7) "Marie" Leuenberger, la fidèle domestique suisse des Gide.
- (8) Isabelle Widmer, née Démaress, mère de Georges, Alice et Émile Widmer.
- (9) Albert-Guillaume Démaress (1848-1906), peintre, fils de la destinataire et neveu de Juliette Gide.
- (10) Il s'agirait soit de Charles Rondeaux (1820-1890), frère aîné de Juliette Gide, soit du jeune Charles Gide (1847-1932), frère cadet de Paul Gide, plus jeune que lui de quinze ans.
- (11) Peut-être Édouard Widmer, mari d'Isabelle, ingénieur des Ponts et Chaussées, gendre de la destinataire de la lettre, neveu donc, par mariage, de Juliette Gide.
- (12) Le manoir de Cuverville, dans le pays de Caux, propriété alors d'Émile Rondeaux, frère aîné de Juliette Gide et père de Madeleine, future femme d'André Gide, qui en héritera.

RÉSUMÉ

Une lettre manuscrite inédite, très probablement du 6 juillet 1878, adressée par Anna Shackleton à Claire Démaress, offre la description détaillée d'une opération, conduite à Paris la veille par les Drs Paul Brouardel et Paul Berger, pour réduire une luxation de l'épaule vieille d'un mois. L'épaule en question est celle de Juliette Gide, mère de l'écrivain André Gide. Anna Shackleton, Rouennaise d'origine britannique, était l'ex-préceptrice de la jeune Juliette (sœur cadette de Claire), devenue sa compagne et amie intime. L'opération a lieu dans l'appartement familial des Gide et exige les soins, outre ceux des médecins traitants (tous deux, Brouardel surtout, voués à de brillantes carrières), de cinq autres assistants médicaux. Sous chloroforme pendant une heure la patiente subit une traction opérée par des cordes attachées d'une part à son bras et à son corps, d'autre part à la porte et à la fenêtre de la salle à manger où on a dressé un lit de circonstance. Grâce à la "rusticité" (Brouardel dixit) de la patiente et à l'adresse de l'équipe, l'opération réussit.

SUMMARY

A hitherto unpublished letter, very probably of 6 July 1878, written by Anna Shackleton to Claire Démaress, gives a detailed description of an operation conducted in Paris the previous day by Drs. Paul Brouardel and Paul Berger to reduce a month-old dislocated shoulder. The shoulder in question is that of Juliette Gide, the mother of the famous French writer André Gide. Anna Shackleton was the Rouen-born English ex-governess of the adolescent Juliette (Claire's younger sister) who had become her close friend. The operation takes place in the Gide family apartment and involves five other medical staff assisting the two supervising doctors, both of whom, Brouardel in particular, were to follow brilliant careers. Under chloroform for an hour the patient undergoes distraction effected by ropes attached to her body and arm and to the door and window of the family dining-room where a temporary bed has been installed. Thanks to her robust constitution and to the skill of the seven-strong medical team, Juliette Gide eventually regains full use of her arm.